

François Couplan n'est pas seulement un fameux botaniste. C'est aussi et surtout un adorateur des plantes sauvages comestibles, avec qui la moindre balade dans la nature se change en festin. Selon lui, l'humanité dispose d'un immense garde-manger dont elle ne se sert plus assez.

Propos recueillis par Fabrice Nicolino - Photos Laurent Villeret

François Couplan

« Les plantes sont des amies que je mange »

Terre sauvage : Haut-Ourgeas, où je vous rencontre, est un hameau des Alpes-de-Haute-Provence, auquel on accède par un chemin semé de pierres, tombées de la montagne. Je vous ai vu tout à l'heure vous émerveiller devant des plantes que nous avons cueillies, puis mangées avec délice. D'où vous vient cette incroyable passion pour celles-ci ?

François Couplan : De qui, plutôt. De ma mère. Mes premiers souvenirs de plantes sont associés aux Alpes, à la Savoie, à Arèches. C'est un lieu que ma mère avait découvert lorsqu'elle avait une vingtaine d'années. Quand elle a eu des enfants, et comme elle ne pouvait plus gravir les sommets, elle nous emmenait sur la « montagne à vaches », comme elle disait. Je me demande, aujourd'hui encore, si elle n'éprouvait pas un peu de regret. Quoi qu'il en soit, elle nous a fait un cadeau extraordinaire, à ma sœur et à moi. Je me souviens de choses très simples. Des fraises des bois, des framboises, des champignons. On revenait à l'hôtel faire des omelettes aux girolles, sous le regard envieux des autres clients. Dès le départ, il s'agissait d'une relation sensuelle. Ne l'oubliez pas, les framboises sont aromatiques, sucrées, enivrantes...

Et en dehors des Alpes ?

Mes parents avaient acheté une résidence secondaire à Pussay, dans l'Essonne, en pleine Beauce. À cette époque – je suis né en 1950 –, la Beauce était belle : nous allions ramasser des pissenlits, des coucous, des primevères, du muguet, des jonquilles, des coquelicots. Depuis toujours, le mot nature est synonyme de vie. Le simple fait de cueillir un champignon signifiait que tout était possible.

Vous avez été adolescent à la fin des années 60, au moment où la jeunesse avait d'autres idées en tête que des cueillettes bucoliques. Et vous ?

Tout est passé au second plan quand j'ai découvert la musique. Ah, le *rock and roll* ! Parlez-moi d'Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis, Gene Vincent ! Je me suis révolté contre mon milieu et mon père, qui était officier. Il faut ajouter que, dès 12 ans, j'avais commencé à me poser des questions, car je m'étais rendu compte d'une hypocrisie effrayante. Un jour, à la sortie de la messe, j'ai vu un type qui mendiait. On venait d'entendre que nous étions tous frères et j'ai aussitôt demandé à mon père pourquoi il ne lui donnait pas la moindre pièce. Il m'a répondu : « Je ne donnerai rien, il le dépenserait pour boire. » Ensuite, je n'ai cessé de voir le même décalage un peu partout. Et j'ai repris la guitare que m'avaient achetée mes parents : ça me plaisait vraiment ! À 16 ans, je me suis retrouvé à Paris, loin de la nature, et j'ai commencé à jouer comme soliste dans des groupes de rock. En Mai 68, dès que j'ai entendu qu'il se passait quelque chose au Quartier latin, je suis allé voir. Découvrir des gars qui exprimaient publiquement leur mal de vivre, c'était franchement merveilleux. J'ai partagé, pendant des années, la vie de ces jeunes, entre musique, voyages, défonce et révolte douce. Je me souviens, par exemple, du Marquee, à Londres, du festival de l'île de Wight... Y a-t-il une autre époque, dans l'histoire de la musique, où l'on ait connu un tel foisonnement ?

Comment avez-vous retrouvé l'univers des plantes ?

Grâce à quelques personnes, à commencer par Henri Martin, qui était un instituteur à la retraite, botaniste et poète. Mon père n'était plus dans l'armée. Il était devenu le direc-